

FEUILLETON DU " JOURNAL DU DIMANCHE "

LE SECRET DE ROCH

DEUXIÈME PARTIE

LE MAUDIT

V

LE RÉCIT.

(Suite.)

Mon colonel m'a dit : Sergent, vous serez le 24 à la Chénaie, le 26 à Penaranda de Bracamonte, le 28 à Cantalapedra, et le 30 à Salamanque. Nous sommes le 23, il n'y a donc ni temps perdu, ni manquement au devoir.

Rafaël avait rempli un troisième verre. On but, on causa et, la nuit tombée, le sergent, un peu alourdi par les libations, alla donner l'ordre à ses hommes de se retirer dans la grange, où on leur avait improvisé des lits, et monta ensuite dans la chambre qui lui avait été destinée.

VI

RIVALITÉ.

Deux heures venaient de sonner. Le moulin et ses alentours étaient ensevelis dans les ténèbres et le silence. Tout dormait. Seuls les chiens de garde, laissés en liberté, allaient et venaient autour de l'habitation, s'appelant et se répondant de loin en loin par leurs aboiements.

Rafaël et Diégo, restés levés, attendaient le moment propice pour exécuter le projet que favorisait la complaisance du sergent. Doucement ils ouvrirent la fenêtre qui donnait sur la campagne, et à l'aide d'une corde solidement fixée au mur, ils se laissèrent l'un après l'autre glisser sans bruit jusqu'à terre. Puis, ramenant la corde à eux, ils l'enroulèrent et la déposèrent au pied d'un arbre.

— Il fait noir comme dans le cachot de Salamanque, dit Diégo en riant, mais ici je n'ai point de geôlier à craindre, et je connais si bien les détours de la montagne, que je les parcourrais les yeux fermés.

A ce moment, un des chiens de garde se précipita sur lui.

— Bas, Leo, dit Rafaël en retenant l'animal trop vigilant. Va, va te coucher.

Puis s'adressant à Diégo :

— Tu vois, ajouta-t-il, qu'il fait bon avoir des amis partout.

— Partons, répliqua Diégo avec impatience, le jour point à trois heures, et le soleil se lève à quatre. Pour peu que le sergent fasse de même, nous risquons fort d'être surpris.

— Il y a une demi-heure de marche d'ici au presbytère de la Chénaie.

— Raison de plus pour nous hâter.

Ils doublèrent le pas et arrivèrent bientôt à la passerelle.

— Es-tu sûr que, malgré ses menaces, elle se montrera à sa fenêtre ? demanda Rafaël.

— Si elle s'obstine, s'écria Diégo avec exaltation, je briserai la porte et j'entrerai de force.

— Toujours le même. Tu es donc jaloux du sacristain ?

Diégo ne répondit point, mais si son compagnon eût pu voir l'expression de sa physionomie, il y eût eu la preuve de son trouble.

Ils avaient franchi la passerelle et traversé l'avenue de cyprès. Quelques minutes plus tard, ils se trouvaient au bas du perron du presbytère.

Diégo donna un coup de sifflet et attendit. Le volet resta fermé.

Un quart d'heure s'écoula.

Diégo siffla de nouveau avec plus de force. Le volet ne s'ouvrit point.

— Tu le vois, dit-il en frappant du pied, elle me tient rigueur et me nargue. Ah ! j'aurai raison de ce dédain.

Et il fit un mouvement comme s'il eût voulu aller frapper à la porte. Rafaël le retint par le bras.

— Tu es insensé, dit-il, tu ne comprends point qu'elle dort peut-être d'un sommeil plus profond que de coutume. Sais-tu si, il y a une demi-heure, elle ne pensait pas à toi ? Comment veux-tu, d'ailleurs, qu'elle se doute de ta présence ici ? Autrefois elle t'attendait.

Diégo poussa un long soupir et se laissa tomber sur les degrés du perron. En même temps il siffla pour la troisième fois. Le volet ne bougea pas plus qu'auparavant. Seulement un homme assis au haut des marches, la tête dans la main, se redressa brusquement et, se laissant couler comme une coulèuvre, il atteignit la rampe, où il s'appuya d'une main, tandis que de l'autre il étouffait les battements de son cœur.

Si la nuit n'avait pas été complètement noire, les deux jeunes gens eussent sans doute reculé de frayeur en voyant deux yeux grands ouverts chercher à découvrir quels étaient les inconnus qui venaient en pleines ténèbres échanger leurs impressions à haute voix sous la fenêtre du curé.

— Avais-je raison ? s'écria Diégo, mon troisième signal est aussi inutile que les deux autres.

— Rentrons.

— Rentrer ? Sans la voir ! Jamais ! Je suis décidé à lui parler, je lui parlerai.

— Respecte les motifs de son silence, et retirons-nous.

— Impossible.

— Tu veux donc risquer de te perdre ?

— Je veux lui parler.

— Tu ne l'aimes pas.

— Je ne l'aimes point ?

— Une imprudence peut la compromettre. L'homme qui compromet une femme ne l'aime point.

— Et si cet homme est jaloux ?

— Jaloux ? De qui ? Crois-tu qu'un autre que toi dans le village ait pour Marie d'autres sentiments que ceux du respect ?

— Oui, il y a quelqu'un.

— Bah ! Ce sont là des chimères de ton imagination surexcitée.

— Non, Rafaël, ce ne sont point des chimères ; je sais ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu. Tu oublies que Roch a été élevé avec elle, que cet imbécile ne la quitte pas un seul jour.

— Roch !. Décidément, il faut que tu sois fou à lier pour avoir de ces idées.

— Soit. Mais pourquoi ne paraît-elle pas à sa fenêtre ?

— C'est là une question aussi sotte que ta jalousie. Elle ne se montre pas, parce qu'elle ne t'entend pas. Quant à aimer un autre que toi, celui qu'elle te préférerait ne serait point, dans tous les cas, ce pauvre sacristain, cet enfant trouvé, qui n'a d'autre patrimoine que la charité des gens du village et la générosité de son vertueux protecteur.

L'homme qui était suspendu à la rampe faillit tomber en entendant ces paroles ; il ne put réprimer un faible cri.

— As-tu entendu ? dit Diégo en avançant la tête et en regardant devant lui avec attention.

— Non, rien, répondit Rafaël.

— On dirait d'un homme qui soupire.

— C'est le vent qui fait s'entre-choquer deux branches d'arbre.

— C'est possible ; mais je veux m'en assurer.

Et il mit le pied sur la première marche du perron.

L'homme qui s'était trahi remonta sans bruit jusqu'au haut et se colla contre la porte, en retenant sa respiration. Diégo continuait de monter.

Tout à coup une explosion de cris d'exclamations, de chants, accompagnés de sons de guitare, de tambour de basque, se fit entendre au bout de l'avenue, et des lumières, qui ne pouvaient provenir que de torches enflammées, approchèrent rapidement du presbytère.

Diégo s'était reculé et avait rejoint Rafaël.

— Qu'est ceci ? demanda-t-il vivement.

— Quelque bande joyeuse qui va sans doute souhaiter la fête à un voisin.

— Que faire ?

— Les laisser passer, et nous effacer autant que possible.

— Maudite rencontre !

— Pourvu qu'ils n'arrivent point ici.

— Tu as raison. Cachons-nous derrière l'église ; quand ils seront partis, il me restera encore le temps de voir Marie.

Un voix vibrante les interrompit :

A la San Juan, de grand matin
Chacun se lève à la Chénaie.
On ne dort pas quand on s'égaie,
Vive la noce et le festin !

Trois fois ce couplet fut répété par toute la troupe.

Puis chacun à tue-tête poussa le cri : San Juan ! San Juan ! San Juan !

— Je l'avais pressenti, murmura Diégo, ils arrivent sur nous.

— En effet ; et ils ne tarderont point à nous rejoindre. Nous ne pouvons rester ici.

— Pourquoi ?

— Parce que je me rappelle maintenant que c'est aujourd'hui la Saint-Jean, et que, suivant leur habitude, les villageois viennent en foule saluer le curé, et fêter son anniversaire.

— Fatalité !

— Il n'y a rien à redire. Viens.

— Non, non, je veux la voir ; va-t-en, si tu le désires ; moi, je reste, et je saurai bien imposer silence à ces braillards.

— J'ai pitié de toi, je ne te quitterai point, mais je t'avertis que le jour commence à naître, et qu'en pleine clarté tu ne peux demeurer ici.

— Je le sais ; mais je veux faire battre en retraite ces chanteurs importuns.

— Prends garde. Si tu es découvert, tu t'exposes au plus grave danger.

— Que m'importe... Cachons-nous.

Et, entraînant Rafaël, il l'obligea à se dissimuler avec lui dans un angle de l'église. De cet endroit, sans être aperçus par les chanteurs, ils pouvaient voir ce qui se passait et entendre ce qui se disait.

Cependant les exclamations et l'hilarité des villageois redoublaient à mesure qu'ils approchaient du presbytère. On eût cru qu'ils avaient pris le parti de réveiller tous ceux qui dormaient encore dans la Chénaie, sans en excepter les morts. Ils ne suspendirent leurs chants et leurs cris que lorsqu'ils se trouvèrent devant l'église. Alors ils se formèrent en cercle, ne parlant plus qu'à voix basse, et s'invitant réciproquement au silence.

Ils étaient une douzaine, hommes et femmes, chacun d'eux portant un instrument de musique.

(A suivre.)